

1
Observations différentes
relatives à la pratique
De la chirurgie.



Envoyé par le Ministre, dans cette ville, pour y faire
un cours d'accouchement en faveur des Sages-femmes; j'ai été
sollicité par les officiers municipaux, à y former mon établissement;
L'idée que le public a eue des Connaissances que j'ai de
avoir des maladies des femmes, m'a donné occasion d'a-
voir plusieurs affectés de maladies qui avaient résisté aux
remèdes, en apparence, les mieux indiqués. j'en ferai l'histoire
succinctement, j'ai rapporté les médicaments que j'ai administrés,
et l'issue de tous les cas qui se sont présentés. pour compléter
ce travail; je ferai mention de diverses observations que j'ai
faites; en différents temps, pendant le cours de ma pratique, de
quelques-unes qui m'ont été communiquées, et de celles que
j'ai recueillies dans plusieurs auteurs.

Capitis dolenti et vehementer laboranti, pus, vel aqua, vel
Sanguis, per naves, aut os, vel aures affluens, morbum solvit.
tel est le sentiment du prince de la médecine, en son aph. 10. sect. 6.
que l'expérience a confirmé quelque fois, de même que les
observations suivantes.

1^{ere}
observation.

Un enfant de quatre à cinq ans, tomba du haut d'un
escalier, et se heurta la tête contre une pierre, qui lui fit une plaie
avec une contusion considérable à la partie inférieure de l'os parietal
gauche. Cette plaie fut guérie assez promptement par l'application

ARC 49 n° 92

des remèdes ordinaires, et l'on ne remarqua rien, dans ce premier moment, qui pût faire soupçonner ou une commotion dangereuse, ou un épanchement sur le cerveau, un mois s'écoula, pendant lequel temps, la petite malade paraissait jouir d'une bonne santé; elle dormait, mangeait et faisait bien toutes ses fonctions. Cependant elle se plaignait d'avoir mal à la tête; la douleur augmenta avec tant de violence que l'on était obligé de lui presser la tête; ou de la lui serrer avec un bandeau, ce qui paraissait la soulager. Ses parents ayant inutilement mis en usage tous les remèdes qu'on leur avait indiqués, ou leur conseillé de lui appeler. Après l'histoire de la maladie, j'en eus pas de peine à comprendre qu'il se formait un dépôt dans la substance du cerveau, les plaies extérieures étaient bien consolidées. Quels étaient les moyens à employer pour remédier aux accidents qui paraissaient urgents? au cas qu'on eût voulu permettre l'application du trépan, où était le lieu propre à faire cette opération, puis que la douleur n'était pas distincte et que le mal de la tête était général? on mit en usage les saignées, les pédiluves, la diète, les lavemens, on donna des vulnéraires en tisane, et après quelques jours de l'administration de ces secours, on s'aperçut d'un écoulement abondant de matière par l'oreille gauche; on en tira un augure favorable; d'autant plus que la malade souffrait beaucoup moins; cet écoulement fut favorisé par la fumigation du lait chaud que l'on faisait por-

le

le moyen d'un couteau; et sans autre remède; cet enfant ~~mourut~~, après trois mois de maladie, a été parfaitement guéri.

Les abcès du cerveau, ne sont pas toujours mortels, ~~quoiqu'il~~ sur-tout quand on se ~~garde de~~ a porté de séparer la pourriture de la partie saine. M. Lambert chirurgien de Marseille, raconte, (Acad. N. de chir. V. 2. pag. 149) qu'un laquais âgé de 15 à 16 ans, eut une partie de la substance du cerveau gangrénée, à la suite d'une plaie faite par un coup de pierre. On sépara la portion gangrénée, à mesure que la gangrène gagnait. ~~Le~~ trente-cinquième jour, le malade s'étant guéri, il glissa sa main sous l'appareil, et s'arracha le cerveau jusqu'au corps calleux. toute la pourriture ainsi emportée fut cause de la guérison du malade qui resta cependant paralytique et sujet à des mouvements épileptiques.

Dans la cas. de la première observation, il n'était pas possible de séparer la corruption d'avec les parties saines; C'est la nature elle-même qui a fait tout l'ouvrage. Le bonheur arrive rarement, et les deux relations suivantes le confirment bien.

Stalpar-Wander-Wid (Obs. 10. Cent. I. pag. 46.) rapporte qu'un homme, âgé de soixante ans, eut un abcès au cerveau qui le croyait être occasionné par le tabac en poudre qu'il prenait fréquemment. Il commença par s'apercevoir d'une pesanteur au devant de la tête, ensuite d'un écoulement de pus verd et fétide par l'oreille, ce qui le soulagea; mais deux jours après la rupture de l'abcès, il mourut dans des convulsions et dans un égarement d'esprit.

Un garçon de 13 à 14 ans, (Brunet, progr. de la med. ann. 1695, janv. art. I. pag. 68.) d'une complexion délicate et d'un tempérament *phlogistique*

2^e
observ.

3^e
observ.

4^e
observ.



phlegmatique, tomba du haut d'une échelle, et se fit
 une plaie sur le sourcil, qui fut guérie en très peu de
 temps; mais il eut pendant huit ans, un mal de tête
 périodique dont la violence l'obligeait ordinairement à
 quitter tout ce qu'il faisait, pour se mettre en différentes
 postures, et se donner mille agitations, afin de dissiper sa
 douleur: trois ans avant sa mort, on s'aperçut qu'il
 sortait du trou de son oreille gauche, une humeur
 épaisse et puante, et l'on remarqua sur la fin que les
 parotides du même côté, s'étaient gonflées. Le chirurgien
 mondifiait l'ulcère et tâchait inutilement de le dessécher
 et de le faire cicatriser. La matière retenue augmentait
 les douleurs, qui ne devenaient supportables, que lorsqu'elle
 avait un écoulement libre. Mais la faiblesse universelle où
 se sentit tout-à-coup le malade, et le regard effrayant de
 ses yeux qui lui roulaient dans la tête, furent un
 triste présage d'un désastre soudain: et il n'eut pas
 plutôt fait quelques efforts pour passer d'une chambre
 dans une autre et se jeter sur un lit, qu'il y périt.

On souleva l'ulcère et parce qu'on n'en sentait pas
 le fond, on se le crâna. Une grande partie du
 Cerveau, ayant d'abord été enlevée, on trouva vers la
 base et du côté gauche, un enfoncement qui marquait
 visiblement une déperdition du propre parenchyme
 de ce viscère, et qui contenait encore du pus pareil
 à celui qui avait percé le crâne, proche de l'os
 pierreux, pour s'échapper au dehors par l'oreille, il
 s'en était insinué aussi sous la peau qui couvre le cou
 et les clavicules, avait passé jusque dans la poitrine,
 où

8
où s'étant répandue sous la membrane du poulmon, il avait
été la principale cause de la mort subite du malade.

5.
observation.

Wiel rapporte (obs. 7. Cent. I. pag. 31.) qu'une femme
étant tombée, sa tête porta sur un cheuër qui pesait bien
cinqvingt livres; Quoique la peau ne parût pas contuse,
on voyait les mêmes accidens qui arrivent dans les fractures
du crâne; C'est ce qui déterminâ les médecins et chirurgiens à
la trépaner; mais la malade ne voulut point y consentir. Le
14^e jour de la blessure, la tête et la face devinrent extrêmement
enflées et le visage était couvert de petites vessies; ce qui fut
cause de sa guérison sans le secours du trépan, mais non
sans miracle.

Il est vrai semblable qu'il y avait de la matière amassée
sous le crâne, et comme on n'observait aucune fêlure ou
fracture manifeste; il faut bien que cette humeur tenue et
séruse soit sortie du crâne par les pores, ou par les sutures,
ou par quelques fentes imperceptibles.

Ce fait n'est pas sans exemple, on en voit dans Bartholin
(Cent. 2. hist. 41. pag. 214.) dans Douart (Cent. mirab. lib. 5. cap.
4. pag. 200) dans Wepfer, (p. 308) On trouve dans Tulpius
(lib. 1. cap. 2. pag. 4.) une observation dans laquelle il rapporte
qu'une infinité de gouttes de sang, passaient à travers le crâne,
comme une espèce de roses qui le couvrait, et que quand on les
avait ramassées avec une éponge, il en reparait d'autres,
comme faisant voir, dit-il, que rien ne s'oppose à la nature,
pas même les os les plus durs, quand elle veut se débarrasser
du sang ou du pus.

6.
observation.

Quoiqu'il par les expériences anatomiques,
dit M. de St. Yves, l'on soit persuadé de la repro-
duction continuelle de l'humour aqueux, la pratique
journalière ne nous laisse aucun doute là dessus,
puisque quand on est obligé de faire une incision
à la corne transparente pour faire sortir du pus,
il s'écoule en même temps, beaucoup d'humour
aqueux qui flétrit l'œil dans le moment, et dès
le lendemain, on le trouve rempli comme auparavant,
ce qui ne peut se faire que par une reproduction
continuelle et prompte de cette humeur.

observation.

Le Sr. Boyé curé d'archettes près d'épinal, âgé
de 60 ans, étant allé à la pîrê dans le courant
du mois de septembre dernier, reçut, en parcourant
la forêt, un coup de branche d'un arbrisseau, dont il
fut tellement blessé que l'humour aqueux s'écoula
entièrement, ayant été appelé pour le soigner, j'y
trouvai l'œil flétri et le malade avait entièrement
perdu la vue. après avoir appliqué le premier
appareil fait d'un blanc d'œuf battu avec l'eau
de roses et de plantain, j'y le saignai. La plaie
fut ensuite traitée avec des aïoudins pendant six
jours, au bout des quels, la douleur étant calmée,
j'y mis en usage un collire composé d'eau d'euphrase
et de tuthia préparés. Cet ecclésiastique a été por-
=faitement guéri après dix sept jours de traitement,
sans qu'il survint aucun accident, et sa vue s'est
bien rétablie.

7.
j'ai observé que l'humeur aqueuse ne s'est pas rétablie aussi promptement que le dit M. de St gues, et que l'oeil n'a paru flétri jus qu'au troisième jour.

Entre autres observations qu'on trouve dans les auteurs, j'y rapporterai celles qu'on lit dans hidanus et verzascha.

8.
observation

Ce dernier (obs. 14.) parle d'une petite fille d'un homme de qualité, qui s'étant querellée avec son frère, se transporta tellement de colère que le jeune homme prit un canif avec lequel il blessa l'oeil de sa soeur, de sorte que l'humeur aqueuse s'écoula entièrement. j'y fus appelé, dit l'auteur, j'ordonnai au chirurgien d'appliquer souvent et tiède le collire auodin et desséchant.

prenez, L'eau de plantain, de roses, d'euphrase,
de saule, de chaque quatre onces.
trochisques blancs de Rhasis, avec
l'opium, deux scrupales.
tarchis préparés, un scrupale.
Safran oriental, demi-scrupale.

mêlez.

Ce collire arrêta l'inflammation, sécha et guérit entièrement la plaie quelques mois après, à la grande joie des parents; l'humeur aqueuse s'étant entièrement réparée, la vue lui revint, quoique plus faible.

9.
observation.

j'ai guéri un jeune homme de quinze ans, dit hidanus, (obs. 26. cent. 1.) il s'était percé la conjonctive près de l'iris, avec une aiguille à coudre, par où l'humeur aqueuse s'écoula, et le jeune homme perdit la vue. Nous mîmes pour le premier appareil, un blanc d'oeuf avec de l'eau de roses et un peu de safran sur l'oeil,



Sur le front, un défensif de bol d'arménie, de terre
séchée avec l'huile rosat, un peu de lire et du vinaigre,
en forme d'onguent, et le malade reçut un lavement.
il fut purgé et la plaie fut traitée durant sept jours
et plus par des onguents. On cicatriza ensuite avec la
Collire d'eau d'euphrase de sucre et de tuthie préparée;
il en fut guéri. Sans qu'il survint aucun accident, la vue
lui revint peu de temps après sa guérison.

Un autre enfant, Continus hiddanus, avait la cornée
percée d'une flèche, à l'endroit de l'iris; il en sortit
un peu d'humour aqueux qui fit voir la cornée et
perdre la vue; je traitai cette plaie de la manière
cy dessus, et l'enfant recouvra pareillement la vue.

Si l'art fourait des secours pour extraire les
corps étrangers qui pénètrent dans l'oesophage, il se
trouve des cas où les secours sont insuffisants.

10^e
observation.

Le 28 janvier 1765, un soldat du corps des gre-
= nadiers de France, âgé de trente ans, étant au cabaret,
avala un écus de six livres, qu'un de ses camarades
lui porta dans la bouche, en badinant. Cet écus resta
dans le pharynx, environ deux heures, peut-être -
aurait-on pu alors le saisir et le faire sortir; mais
il ne s'adressa à personne. Le lendemain matin,
on envoya chercher M. pierrrot, mais il n'était plus
temps; l'écus était dans l'oesophage, et même assez
bas, pour ne pouvoir plus le toucher avec la bougie;
et suivant que le grenadier indiquait la douleur, il
était



était un peu au dessus de l'orifice supérieur de l'estomac; il crut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de le faire tomber dans l'estomac, et ensuite dans les intestins, pour le faire sortir par l'anus; C'est pour quoi il lui prescrivit l'eau de casse avec des tamaris, le qui le purgea, et il avala assez bien la médecine. les jours suivans, il conseilla l'huile d'amandes douces et des bols de beurre frais à avaler le matin, des panades, de la bouillie et beaucoup de tisane. Le 30^e janvier, il monta à cheval, pour faciliter par les secousses la chute de l'écu, mais infructueusement; aucontraire, il souffrit beaucoup; il ne pouvait rien avaler de solides, la soupe seulement passait bien, et il était très altéré; et l'endroit où le malade désignait sa douleur, était toujours à la partie inférieure de l'œsophage.

Huit jours après cet événement, on conseilla à le grenadier d'aller trouver un saïssé qui lui promit, qu'avec des pilules, il ferait sortir l'écu, il en prit, elles le purgèrent, mais infructueusement; le lendemain, il lui fit prendre une boisson, et l'assura que l'écu tomberait dans l'estomac; le remède fut inutile et nuisible, car il ne produisit que des irritations et des coliques.

Fatigué par les remèdes du charlatan, il eut recours aux premiers, c'est-à-dire aux pilules de beurre frais, au lait et au régime; Les moyens procurèrent du calme, du moins en apparence. Cependant les douleurs se faisaient ressentir de temps en temps à la région épigastrique.

Le 12. février, le grenadier vomit quelques morceaux de sang

Cailla, en petite quantité; mais le vomissement, dit M. pierrot, n'est-il pas en pour cause les remèdes irritans du charlatan, plutôt que l'écœ? Les vomissemens le soulagea. On le mit à l'usage du lait coupé avec les vulnéraires et on continua les huiles d'aulx douces, les pilules de beurre frais et les lavemens.

Ce traitement a été continué jusqu'au 28, c'est-à-dire pendant quatorze jours. Alors le soldat paraissait avaler avec plus de facilité les alimens qu'on lui permettait; il était seulement forcé de boire très souvent, pour en faciliter l'entrée dans l'estomac, ce qui prouvait que l'écœ était placé dans le même endroit.

Le 7. mars le malade s'apercevant que les remèdes opéraient peu d'effets, voulait les discontinuer, tout ce qu'on put obtenir de lui, fut une prise de poudre hydragogue qu'on lui fit prendre. Le lendemain, il alla en voiture et à cheval, mais il n'en obtint aucun avantage.

Enfin depuis les moments, jusqu'en 1769. le soldat ne prit plus de remèdes, à l'exception de quelques sucrés de temps en temps, et l'écœ se fit toujours ressentir à la région épigastrique. Ce ne fut qu'en 1770. que les douleurs se sont dissipées et que l'écœ a quitté sa place pour entrer dans l'estomac, où il était encore sur la fin de l'année.

Je ne vois pas que les secours employés pour ce soldat, aient pu faciliter la chute de l'écœ du 6^e dans

l'estomac

L'estomac; il est encore bien plus vrai qu'ils n'étaient pas propres à lui faire suivre la route du canal intestinal, aussi n'a-t-on pas réussi. La chirurgie nous fournit des moyens plus sûrs, et s'ils sont impuissants, on peut employer celui de l'observation suivante qui eut un succès entier.

11.
Observation.

En mois de juin 1738; une pauvre fille de Metz, (acad. Royal. des Sciences 1740, hist. pag. 52, art. 4.) badinant avec une des ses camarades, à l'occasion d'un écu de 3^e qui était plus large qu'à l'ordinaire, mit cet écu dans sa bouche, disant qu'elle n'était pas si large qu'elle ne l'avalât bien; sa compagne paraissait avoir peur de perdre sa pièce; Marguerite fit un éclat de rire, auquel succéda un mouvement d'inspiration, pendant lequel elle avala l'écu, qui se trouva engagé de façon qu'il ne pouvait descendre ni remonter. Un chirurgien du voisinage fit tout ce qu'il put, pour le tirer, et n'en pouvant venir à bout, il se servit d'un poireau huilé, qu'il poussa aussi avant qu'il lui fut possible dans le gosier, sans pouvoir rien changer à la situation du corps étranger. M. Dulac chirurgien, fut mandé au secours de cette fille, qu'il trouva dans un état périlleux, et ayant réfléchi un moment sur les moyens de la soulager, s'imaginant de lui faire avaler du mercure, se présenta à lui; il en fit venir deux livres, qui, après avoir été échauffés, furent avalées dans du bouillon par la malade. Cet expédient réussit, l'écu fut précipité dans l'estomac et les accidents cessèrent. M. Dulac fit coucher la malade sur le côté gauche, espérant donner par là le temps, à une partie du mercure de s'attacher à l'écu et la rendre plus propre à passer par le canal intestinal. Deux heures après, il voulut qu'on proménât la malade et qu'elle

qu'elle prit trois onces d'huile d'amandes douces; au moment
 après, elle fut travaillée de cruelles douleurs à la région
 région de l'estomac, vers le pilore, accompagnées
 d'enivres de vomir et de défaillances; alors on la mit
 dans un carrosse avec deux personnes, et on la fit cahoter
 dans des endroits raboteux; ce qui réussit, puis que l'écume
 descendit dans les intestins, et qu'elle rendit tout le mercure
 par les selles. M. Verdier apothicaire de l'hôpital, fit
 observer à M. Daluc, que le mercure rendu était d'une
 couleur plus plombée et moins colorée qu'il n'est
 ordinairement; alors ils pensèrent tous deux que quel-
 ques parties d'argent, s'y étaient amalgamées; Dans
 cette idée, ils passèrent le mercure par le chamois, et
 il resta sur le chamois environ un gros d'argent; ils
 le mirent sur une pelle à feu, ils en firent évaporer le
 mercure, et ils virent que c'était réellement de l'argent;
 Cependant la malade souffrait toujours des douleurs
 insupportables. M. Daluc lui fit avaler une seconde
 fois du mercure; elle avait gardé le premier, soixante
 heures, elle garda celui-ci, trente six heures, et ne le
 rendit que par le moyen du carrosse, où elle fut
 proménée, comme la première fois. tous les accidents
 cessèrent dès qu'elle l'eut rendu; le mercure fut repassé
 par le chamois, et il s'y trouva à peu près la même
 quantité d'argent qu'à la première expérience. La
 malade ne sentit plus aucune douleur, et se rétablit
 parfaitement, sans qu'on eût eu depuis aucune nouvelle

de l'écœ qui, vraisemblablement a été tellement pénétré par le mercure, que ses parties en ont été décaïées et enfouïes dans les grosses matières que la maladie a rendues dans la suite. On s'imagineroit aisément que, durant cette cure, les saignées, les lavemens et les potions huileuses furent employés, selon l'exigence des cas et les différentes situations où se trouva le malade.

Le Goître ou brouccèle est une grande tumeur qui se forme à la gorge, entre la peau et la trachée-artère; il varie en figure et en grosseur et est de plusieurs sortes; il est quelque fois dangereux, car il peut comprimer la trachée-artère et l'oesophage, causer une suffocation ou empêcher la déglutition. Dans un mal aussi difficile à guérir, on a cherché plusieurs remèdes; on en trouve dans les auteurs qui ont écrit sur cette maladie; mais il est assez rare que le succès réponde aux vues qu'on se propose. Voici une guérison radicale que le hasard a opérée et qui mérite d'être rapportée.

Un homme âgé d'environ trente deux ans, perdit, en jouant aux cartes, une grande partie de sa fortune: cette perte faite en argent comptant, et qui était destinée à payer des créanciers, lui fit imaginer le dessein d'attendre le gagnant sur la route qu'il devait prendre pour retourner chez lui; la conséquence il s'arma seulement de son couteau. Dans le cas de le poignarder. Son porteur passait, le perdant l'arrêta, et dès le moment, il lui passa son couteau à travers une grosse gorge dont il était affecté depuis très long-temps et qui était d'une grosseur considérable. Le blessé ne fit point de difficulté de rendre l'argent gagné, et content d'être délivré des mains de son adversaire qui était robuste



il se sauva à toutes jambes, chez lui, où il appella du secours. La difficulté d'en avoir à la campagne, fut cause qu'il passa la nuit sans l'assistance d'aucune personne. Le soir on appliqua sur la plaie une compresse trempée dans l'eau de vie. Le chirurgien mandé arriva, il reconnut bientôt que le cautère avait traversé la tumeur; il le cautérisa de saigner le malade et d'employer pour panser l'eau valériane. Cependant, après trois ou quatre jours, il sortit du goître beaucoup de matière grasseuse, et s'y forma une grande suppuration qui procura la dissipation totale de la tumeur, de façon qu'en moins de deux mois, le malade fut absolument guéri.

Cette observation qui m'a été communiquée, me paraît très facile à croire; puis que M. Louis rapporte (Art. goître dictionn. encyclop.) que M. Duguy m. en chirurgie à Lavaillon, a communiqué à l'Académie royale de chirurgie, plusieurs observations de cures radicales de goîtres d'un volume considérable, obtenues en ouvrant les tumeurs des deux côtés, et faisant ensuite supputer l'intérieur, par le moyen d'un seton ou bandelette de linge effilé; chargée de remèdes renouvelables.

On lit encore l'observation suivante rapportée par un auteur respectable qui confirme mon assertion.

13
observation.

un homme de Munick, âgé de 40 ans, et qui avait depuis très long-temps, un goître d'une grosseur prodigieuse, étoit chez un maréchal, à dessein de faire ferrer son cheval, et voulant contraindre un des garçons de ce maréchal, de l'expédier avant son tour, reçut de lui un coup de broche de fer pointue, qui venait d'être tirée
toute

toute rouge de la ferge pour en faire des eloux. Le coup, qui pour avoir traversé son goître de part en part, lui avait causé une extrême frayeur, lui donna néanmoins bientôt après, une joie sensible: car ayant donné issue à une grande quantité de matières grumeleuses et mêlées de petits corps pierreux semblables à des lentilles, il procura dans ce moment, presque toute la dissipation de la tumeur qui auparavant pendait jusque sur la poitrine, et donna lieu à une suppuration, au moyen de laquelle, la cure fut achevée en très peu de temps.

Lorsque deux os sont articulés et soudés ensemble par le suc osseux, ou une autre matière, de façon qu'il ne fasse plus qu'une pièce, et que cette soudure contre-nature empêche le mouvement de la jonction; c'est une maladie que les auteurs ont désignée sous le nom d'anchylose vraie.

La fausse est un gonflement de la tête de l'os, ou des autres parties voisines, d'où s'ensuit la difficulté du mouvement des articulations.

tous les auteurs qui ont traité des maladies des os, ont remarqué qu'il y a lieu de craindre qu'il ne se forme une anchylose, 1° quand on a reçu une violente contusion sur une articulation; 2° quand une luxation a été accompagnée d'une grande tension; 3° Lorsqu'on a été long-temps sans faire la réduction d'une luxation; 4° quand il y a fracture dans une articulation, ou dans le voisinage. 5° enfin, quand il se forme un dépôt considérable sur une articulation.

presque tous prétendent que les anchyloses sont causées par l'épaississement de la synovie, ou par l'effusion du suc osseux.

qui soude les deux os.

Si cette maladie provient, dit Heister, (Chir. lib. 2. cap. 2. Sect. 13. p. 170.) d'une effusion ou d'une conversion des sucs de quelque os rompus, la cure est extrêmement difficile; mais si la roideur est une suite d'une trop longue cessation de mouvement, ou de l'épaississement des humeurs qui humectent cette articulation, ce ne sera pas toujours sans succès qu'on tentera les fomentations émollientes sur la partie affectée, qu'on emploiera les bains réitérés, sur-tout les bains naturels, qu'on frottera fortement d'huile, de graisse d'animal et de tout autres ingrédients émollients; tandis que la friction se fera, on aura soin d'agiter la partie frottée d'un et d'autre côté, dans le sens de l'articulation, j'usqu'à ce qu'elle ait recouvré son entière flexibilité.

Quand l'anchylose est formée parfaitement, c'est à-dire, continue Heister, lors que les os sont soudés ensemble, il est évident par la nature de la maladie, qu'elle est incurable.

Mais lorsque la roideur est seulement causée par un épaississement d'humeurs logées dans l'articulation, on peut espérer du succès, si on se conduit dans la cure d'une manière convenable.

On trouve dans Paul Aegineta (lib. 4. cap. 55.) la cure d'une anchylose de cette espèce; cet auteur ordonne de frotter la partie affectée avec du hydrolaun, avec lequel on aura fait bouillir de la graine de lin, de la guimauve et du féuugrec, d'y appliquer des liniments composés d'ingrédients, en partie émollients, en partie aromatiques, et de la couvrir d'emplâtres de même nature. Il

veut aussi qu'on y fasse des frictions douces et continues, tentant en même temps d'étendre et de fléchir la jointure.

Je ne nie pas l'épaississement du sue synovial, non plus que l'effusion du sue osseux; mais je crois m'être aperçu que les anchyloses dépendent principalement d'une cause bien différente, et je crois devoir avancer que tout ce qui peut produire un gonflement dans les parties tendineuses, aponeurotiques ou ligamenteuses, pourra occasionner des anchyloses, sans avoir recours à l'épaississement du la synovie, non plus qu'à l'épanchement du sue osseux.



Les réflexions suivantes semblent confirmer mon sentiment

Les luxations incomplètes des articulations au genou, sont plus sujettes à occasionner des anchyloses que les complètes, par ce qu'il y a plus de tiraillement dans les luxations incomplètes.

La luxation incomplète du bras, n'est pas toujours suivie d'anchylose; principalement, lorsqu'elle n'a pas été accompagnée de douleur et de gonflement, et lorsqu'on n'aura pas procuré ces accidents par les mauvais manœuvres qu'on aura tentés pour la réduction.

On voit donc par là que la tension des parties ligamenteuses et tendineuses, produit leur gonflement, et que ce gonflement est souvent suivi d'une anchylose.

Ainsi je crois qu'on peut regarder, avec M. Petit, comme un axiome de chirurgie, que tout gonflement est un acheminement à l'anchylose; si on ne sait pas la prévenir par les moyens efficaces que l'art indique.

Les praticiens recommandent avec raison, d'appliquer sur

L'articulation, des médicaments qui aient la propriété d'amolir, de détendre et de relâcher, et sur-tout de procurer du mouvement à l'articula, le plus souvent qu'on pourra. S'il y a un commencement d'anchylose, ils ordonnent, outre les embrocations, les bains et les douches.

Ces moyens m'ont été salutaires, comme le prouvent les deux observations suivantes. La raison en est, que les parties tendineuses, ligamenteuses et aponeurotiques tendent à s'endurcir, sitôt qu'elles sont enflammées et gonflées. On doit donc tenter de dissiper l'inflammation et le gonflement, et c'est ce qui doit résulter des remèdes dont je viens de parler.

On sait par expérience que les douches ont quelque fois dissout des calus déjà endurcis; ainsi elles peuvent dissiper des commencemens d'ossification qui roidissent les ligaments des articulations.

14
observation.

Il y a neuf à dix ans, que j'ai été appelé chez le fr. Curé de Corbeil, pour y voir le fr. Morel son neveu âgé d'environ 17 à 18 ans. Ce jeune homme étant au Collège St. Claude, à tout, ressentit une douleur très vive dans l'articulation du bras avec l'avant-bras, qui dura pendant 10 à 12 jours, et qui parut se dissiper par les moyens qu'on mit en usage. L'absence de cette douleur ne subsista pas long-temps. Puisque trois semaines après, elle se renouvela avec plus de force que la première fois. Le chirurgien qui fut appelé, saigna le malade, appliqua sur le mal. des topiques émolliens qui n'opérèrent aucun effet salutaire. Il fut obligé de revenir chez le fr. son oncle où j'ai l'ai

un; son état n'était pas accompagné de grandes douleurs, mais l'articulation était gonflée considérablement; elle avait acquis le double de son volume ordinaire, et n'avait plus le jeu libre pour ses mouvemens; le bras et l'avant-bras étaient maigres au point que l'un et l'autre n'offraient plus qu'un corps cylindrique très étroit. On résolut d'envoyer le malade aux eaux minérales de plombières; il y alla et y fit un séjour de trois semaines, mais il n'en revint qu'avec un gonflement plus considérable, difficulté absolue de mouvoir l'avant-bras; il avait cependant fait les exercices et pris les douctes sous la direction du médecin. Dans ces circonstances, j'ai été appelé de nouveau. Voyant l'inutilité des eaux minérales, l'augmentation de la douleur, de la tuméfaction, le défaut de mouvement dans l'articulation, j'ai douté de la guérison du malade. Cependant, avant de prononcer, j'ai consulté des fourmentiers anodins, au régime humectant, dans les vues d'appaizer les douleurs, ce qui réussit assez bien. j'ai jugé alors qu'il serait salutaire d'associer les résolutifs aux anodins, et pendant leur usage, on faisait doucement masser les parties. Ces remèdes employés avec exactitude pendant un mois, ne procuroient aucun avantage à l'exception de la douleur qui était diminuée. On désespérait de la guérison, j'ai n'avais plus qu'un moyen à employer, c'était les douctes d'eau chaude, données de fort haut, comme M. Louis les recommande à l'article anablaste, dans le Dictionnaire encyclopédique. "S'il s'agit de l'épaississement de la synovia, dit-il, les douctes d'eau chaude, données de fort haut, font d'un grand secours; on peut faire foudre de l'eau, du sel ammoniac, du sel fixe des tartres, ou du sel marin, pour la rendre plus efficace; on a souvent délayé

par



» par le secours l'amour de la syrovia qui s'était
 » fait dans l'articule.

» M. Le Dran (Obs. chir.) les recommande encore
 » comme efficaces. « Les douches sont un remède peu usité
 » dit-il, soit parce qu'on n'en connaît pas assez les
 » avantages, soit par la difficulté qu'il y a de les bien
 » faire, ce qui les a rendu souvent inutiles; elles sont
 » cependant d'un grand secours, dans bien des cas, et
 » sur-tout, dans les anchyloses, lorsqu'elles ne sont pas
 » caducées; ce n'est qu'à la longue qu'elles produisent leurs
 » effets, et il ne faut pas en épargner la quantité, pour
 » puisqu'elles commencent à agir; souvent elles n'ont man-
 » qué de succès que pour n'en avoir pas assez long-temps
 » continué l'usage.

Encouragé par des autorités si respectables, je préparai
 » une douche, j'aimai l'eau qui devait tomber sur la partie,
 » de sel ammoniac; et tous les matins, le malade venait
 » pendant une heure, quelque fois une heure et demie, une
 » Robour d'eau, grosse d'un pouce, sur la partie affectée.
 » immédiatement après, on appliquait une flanelle trempée
 » dans une décoction de grains de blé avec le lait, et qu'on
 » avait soin de renouveler, dès qu'elle était froide. Le soir,
 » on ne quittait jamais le malade, sans mettre sur le bras,
 » des serviettes bien chaudes, et après avoir fait sur la partie
 » une légère friction. Après quatre jours de cet exercice
 » fait constamment, le malade sentait son bras plus léger,
 » la douleur était presque dissipée; Cependant le mouve-
 » ment de flexion et d'extension, ne paraissait pas avoir beau-
 » coup gagné; ce qui n'empêchant pas qu'on ne remuât la
 » partie

partie, au moins deux ou trois fois par jour, en y ^{se} recommandant
particulièrement, à ce qui s'exécutoit malgré les cris du malade.
Les mouvements répétés, que le malade fit ensuite lui-même quelques
jours après, les douches, que l'on continua pendant trois mois
consécutifs; les fomentations appliquées après les douches, les frictions
répétées toutes les soirs, les purgatifs que l'on fit passer de temps en
temps, tous les moyens véritablement en usage au point qu'il
est radicalement guéri.

15
Observation.

Un garçon du village de charmois, âgé de 27 à 28 ans,
fut attaqué pendant le courant de janvier 1769, d'une fièvre
continue avec des redoublements; cette maladie mal soignée, se
termina par une diarrhée de très longue durée, qui fut enfin
arrêtée par le moyen de la rhubarbe. Quelque temps après, il
ressentit une douleur dans l'articulation du genou: cette douleur
s'augmenta au point qu'il fut obligé de chercher du secours, pour
en être soulagé. On lui indiqua le lit des hautes-œuvres, de la
ville d'Épinal qui lui donna une graisse dont il se frottait matin
et soir, et qu'il continua pendant près d'un mois. Mais bien
loin d'en recevoir du soulagement, la tumeur et la douleur
s'augmentèrent au point qu'il ne lui fut plus possible de mouvoir
la jambe; il ne pouvait plus sortir du lit, la jambe tirant par
son propre poids le genou qui était d'une roideur extraordinaire.
Les parents du malade consultèrent plusieurs chirurgiens des villes
voisines, qui, sur le rapport qui leur fut fait, considérèrent les eaux
minérales comme le seul moyen de le rétablir, celles auraient pu être
efficaces; mais avant de s'y rendre, il survint Barro les mains d'un
Charlatan qui lui promit une guérison parfaite. Cet imposteur s'im-
=aginait que des matières retenues dans la tumeur, causaient tout le
désordre

désordre, y plongea un coup de lancette; mais il n'en
 sortit que du sang, avec une si grande abondance, qu'il
 eut beaucoup de peine à l'arrêter; cependant il en vint
 à bout, par le moyen d'une charpie trempée dans un
 séptique, des compresses graduées et une bande avec la-
 quelle il fit plusieurs circonvolutions. Cet empirique le
 traita pendant plus de six semaines et ne le soulagea pas.
 Ce mauvais succès aurait dû lui faire connaître combien
 les ignovans sont à craindre, mais il n'en fut pas moins
 rebelle; un autre charlatan se présenta, des promesses
 spécieuses le captivèrent, et il lui donna sa confiance. Celui-
 ci s'apercevant que la jambe et la cuisse étaient considé-
 rablement maigris, s'imagina, afin de ramener la partie,
 d'y faire des fomentations avec l'esprit de chéubenture et
 des fumigations de bois et de ^{baies} genévrier. Le trai-
 tement qui dura plus d'un mois, fut sans aucun effet;
 au contraire, la cuisse et la jambe maigrissaient de plus
 en plus, et le malade était dans l'impossibilité de faire
 le moindre mouvement. Ce fut dans ces circonstances
 que je fus appelé. j'examinai l'état du malade, pour
 cet effet, j'essayai d'étendre la jambe et je reconnus que
 les os n'étaient pas soudés, mais que le défaut d'extension
 ne provenait que parce que les tendons des muscles fléchisseurs
 étaient retirés vers leur origine, et que cette rétraction
 était la cause principale de ce que la jambe était ainsi
 pliée.

L'indication qu'il fallait remplir, fut par conséquent
 de ramener et de relâcher les fibres des muscles qui par
 leur contraction, tenaient la jambe pliée, afin de leur donner
 la souplesse dont elle avait besoin, pour s'allonger et

s'étendre

s'étendra, et de dissoudre la matière qui s'était accumulée dans
 leurs interstices. La réussite des moyens qui avaient été si efficaces
 pour le jeune homme de l'observation précédente, me fit penser
 que celui-ci n'était pas dans un cas désespéré; j'en usai donc en
 usage les douches, après avoir fait précéder les remèdes généraux,
 les flanelles trempées dans une décoction de grains de lin, et les
 frictions, elles furent continuées pendant huit jours sans aucune
 apparence de succès. Le malade et ses parents désespéraient de la
 guérison, et je n'osais les flater de la réussite. à ces douches que
 j'en crus suffisantes alors, pour délayer l'humeur épaissie, j'en fis
 substituer un bain aromatique tiède dans lequel on portait le
 malade et où il se tenait pendant deux heures, et au sortir de
 ce bain, le malade recevait la douche pendant une heure, et
 on couvrait la partie avec une flanelle trempée dans une forte
 décoction aromatique qui faisait beaucoup transpirer la partie.
 Le huitième jour de cette méthode, la jambe commençait à
 s'étendre, et le quinzième le malade sortit de son lit, et marchait le
 long du chevet. L'autre jambe par desoules bras. Enfin neuf semaines
 après l'usage constant de ces moyens, il vint une nouvelle Bruyère, à
 pied, quoique la distance fût de trois lieues; il ne lui restait pour
 toute maladie qu'une éminence au condyle de la tête de l'os
 du fémur, un léger gonflement au ligament de la rotule, dont il
 ressentait quelques inconvénients qu'après avoir marché long-temps.
 telle a été la méthode que j'ai mise en usage dans deux
 malades qui paraissaient désespérés. Il est à remarquer d'un
 succès remarquable, la raison en est dans l'état que les ligaments arrêtés
 et épaissies, ont été broyés & divisés par la colonne d'eau qui tombait
 avec violence de 7 à 8 pieds de hauteur.

L'eau aromatique, quelque fois digérée de sel ammoniac, introduit dans le tube de la partie malade, ne pouvait y pénétrer facilement par une simple application, mais la chute précipitée de la colonne, favorisait cet effet.

La chaleur communicquée à la partie malade, favorisait la progression des liqueurs; elle en accélérât le mouvement, et en donnait même à celles qui étaient arrêtées, ce qui était cause qu'une partie se dissipait par la transpiration, tandis qu'une autre reprenait la route des liqueurs.

Ruisch (obs. 71) rapporte avoir vu plusieurs fois des enfans nouveaux-nés, aux quels une partie de la peau et des muscles du bas-ventre, manquaient autour du cordon ombilical, de la grandeur d'une pièce de 24. de manière que les intestins ne se trouvaient couverts en cet endroit que d'une pellicule très mince. Tous les enfans, dit-il, sont morts, peu de temps après leur naissance.

Malgré le respect que je dois à ce grand praticien, je puis assurer avoir vu le contraire de ces deux observations différentes.

16.
observation. Il y a cinq à six ans, que je fus appelé au village d'Bois, près d'Épinal, pour arracher une pierre fœtale que j'avais déjà dévorée. Le mois auparavant, l'enfant était contre-nature, l'enfant présentait le cou; après la sortie et voulant procéder à la ligature du cordon, je m'aperçus qu'il manquait du peau à son attache au ventre. Après l'excision de l'excise-fœtal, j'observai cette maladie, que je trouvai très singulière; d'autant plus que je ne me souvenais pas d'avoir lu autre part un pareil accident.

je recommandai à la sage-femme, d'appliquer sur cette partie, une compresse trempée dans du vin chaud, et je retournai chez moi. Deux ^{ans} après, l'ouvrage de Ruiseh, me tomba entre les mains, et en le parcourant, j'y trouvais le cas dont il s'agit, je retournai exprès, quelque jours après, au village d'Édois, pour savoir si cet enfant vivait, et pour voir par moi-même l'état de l'ombilic. Le cordon était tombé près du ventre, et laissait une ouverture ronde et large comme une pièce de 12^e. Les intestins n'étaient couverts que par le péritoine; cet enfant marchait, il était gros et ne paraissait pas souffrir de cette incommodité. Il y a environ un mois que je fis des informations sur le sort de cet enfant, afin de circonstancier son état, mais j'ai appris qu'il était mort de la petite vérole, il y a 7 à 8 mois.

17^e
Observation

La femme du sr froillard m^e à Bruges, âgée de 28 à 29 ans, étant grosse, au terme de 8 mois, de son premier enfant, me consulta l'année dernière et désira que je l'accouchasse; elle me dit que depuis le moment de sa naissance, elle avait une ouverture à l'ombilic, et qu'elle craignait qu'il ne lui arrivât quel qu'accident, d'autant plus que la grosseur du bouton pourrait peut-être faire cette ouverture plus grande qu'elle n'était; elle me dit qu'elle d'une pièce de 12^e. Je la priai de me permettre l'examen de cette ouverture, à quoi elle consentit; sa grandeur était à peu près d'une pièce de 24^e et la circonférence bordée d'une peau ferme et solide, dont la nature ne me parut pas devoir s'opposer davantage. Le péritoine seul couvrait les intestins. Elle accoucha six semaines après, sans aucun accident; elle a eu un enfant depuis ce temps, elle est morte d'un phlogose pulmonaire. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle ressentait des coliques, lors du grand froid, mais qu'avec la

la précaution de mettre sur son ventre, une peau de lièvre, elle n'en souffrait dans aucun temps.

Ces deux observations démontrent que tous les enfants qui naissent avec ce vice de conformation, ne périssent pas tous, quelques jours après leur naissance, comme l'a avancé Ruisch.

il n'est pas rare de voir des enfans qui naissent, avec
Du lait dans les mamelles; mais il est rare d'en voir ce lait
S'engorger, & produire un abcès.

18th
observation.

La femme d'un tisseran accoucha fort heureusement d'un enfant à terme, (c'était un garçon,) dans le courant du mois de mai dernier. Cinq à six jours après sa naissance, cette femme s'aperçut que les mamelles de son enfant grossissaient et qu'en les comprimant avec un peu de violence, il en sortait du lait. Surprise de ce phénomène, elle le raconta à la sage-femme. Ayant eu occasion de voir celle-ci, elle lui fit part de cet événement. Curieuse de savoir par moi-même, si la chose était vraie, je me rendis chez cette femme, et ayant exprimé le tétou de cet enfant, qui était de la grosseur d'un petit œuf de poule, j'en fis sortir plusieurs gouttes d'un lait s'écouler; je conseillai à la mère de continuer avec douceur cette expression. Crainte que l'enfant par son séjour ne fît du mal; mais ayant négligé ce conseil, il s'est fait un engorgement dans cette partie, qui s'est converti en pus. Un léger coup de lancette, ayant donné issue à la matière, la tumeur a été couverte d'un emplâtre d'onguent de la mère et guérie sous peu de jours.

Quels sont les signes distinctifs de la vraie grossesse?
il n'y en a que deux, dit m. de la motte, sur lesquels on
peut compter: le mouvement sensible de l'enfant et
les

Le resserrement de l'orifice intérieur de la matrice. Les signes font certainement conjecturer une grossesse, mais ne peuvent-ils pas encore induire en erreur?

19.
observation.

Spallhaus dit que plusieurs médecins éclairés soutenaient qu'une dame était enceinte; ce n'était pas son opinion; — Cependant elle sentait des mouvements dans la matrice, et avait du lait dans ses mamelles; son ventre était comme celui d'une femme grosse. Au dixième mois, elle fut démentie, quoi qu'il restât dans l'utérus; quelques mouvements obscurs, et que son ventre augmentât et diminuât parfois, ce qu'il attribua à un gonflement de matrice, dont elle fut guérie.

20.
observation.

Une dame veuve, âgée de 55 ans, se maria, dit Wunderus; elle avait des signes de grossesse, comme vomissement, dégoût, gonflement de ventre, mouvement dans l'abdomen, tension des mamelles, avec écoulement de matière blanchâtre. Vers le terme ordinaire de l'accouchement, il lui survint cardialgie, douleur de tête, tension douloureuse de l'abdomen, anxiété, difficulté de respirer. On employa des remèdes externes et internes, les spiritueux, les bézoardiques. La malade s'en beaucoup la nuit, et le ventre se lâcha le lendemain matin; la respiration devint meilleure, la tension du ventre cessa, la grosseur disparut peu-à-peu; ainsi il ne fut plus question de grossesse. La même chose arriva à la femme d'un potier de terre; tout était préparé pour les couches, et la sage-femme était présente, lorsqu'il sortit de la matrice beaucoup de vents, accompagnés d'une grande quantité de matières rouges et aqueuses; ce qui mit fin à toute espérance.

21.
observation.

Une femme âgée de 48 ans, encore bien réglée, crut qu'elle était enceinte; arrivée au terme de l'accouchement, c'est-à-dire au neuvième mois, selon son calcul, elle disposa de tout ce qu'elle



nécessaire pour son accouchement qu'elle croyait prochain; deux mois entiers se passèrent dans cette attente. Cependant elle disait ressentir les mouvements de l'enfant. Je fus appelé pour savoir la cause de ce retard; le ventre était aussi gros et avait la même conformation que celui d'une femme prête d'accoucher; les mamelles étaient gonflées, et l'orifice de la matrice ne laissait pas ignorer qu'elle contenait un corps, mais je n'osai en décider la nature, de façon que je restai chez moi, sans vouloir porter un jugement certain sur l'état de cette femme. Quatre mois s'écoulèrent, et le ventre grossit encore considérablement; cette femme d'ailleurs, se portait assez bien, elle avait bon appétit et n'était pas gênée dans ses mouvements. Un jour, elle alla en pèlerinage à quatre lieues de chez elle, sur une charrette; les chemins raboteux qu'elle avait à traverser, lui causèrent des ^{secousses} ~~commotions~~ violentes; mais les secousses la débarrassèrent de sa maladie; il sortit de la matrice une quantité de vents, même avec bruit, de sorte que quand elle arriva chez elle, le volume de son ventre était diminué de moitié. Je la vis le lendemain; je crus ne devoir rien faire et laisser agir la nature qui se débarrassait elle-même; je ne lui conseillai que les fleurs de Camomille et de Melilot dont elle usa en guise de thé, quelques lavemens et un peu de diète. Autour de dix à douze jours, elle fut parfaitement guérie; il n'est sorti de la matrice que très peu d'humeurs blanchâtres.

22.
observation.

Stagman rapporte une pareille observation (ephem. germ. Dec. 3. ann. 748. obs. 33. pag. 56.) d'une pauvre femme qui se crut enceinte, jus qu'au dernier moment du terme. Le neuvième mois arrivé; point de douleurs pour accoucher;

Cependant

Cependant, le ventre grossissait tous les jours, au point qu'elle en craignait la rupture. Après avoir passé deux ans et trois mois dans ce misérable état, elle fut jetée par terre en badinant et débarrassée de sa fausse grossesse; car en tombant, il sortit de la matrice d'un vent qui fit un bruit comme celui d'un fusil; le ventre se désenfla peu-à-peu, et reprit sa première forme.

25.
Observation.

Borrichius fait encore mention (act. haff. vol. 3. obs. 46. pag. 80.) d'une semblable observation. Anna Castania, dit-il, devint veuve, après avoir été mère de plusieurs enfans; elle se remaria et devint enceinte. Ayant passé le terme ordinaire de l'accouchement, son mari envoya consulter M. Bartholin et moi, qui répondîmes qu'il n'y avait pas d'apparence que ce fût un fœtus, quoiqu'elle assurât qu'elle l'avait senti remuer. Deux ans se passèrent dans cet état; et la troisième était presque écoulée, lorsqu'elle alla aux eaux minérales: elle en but beaucoup, et elle enfanta non un fœtus, mais des vents qui sortirent avec grand bruit, et elle revint guérie et en bonne santé.

Ces observations démontrent évidemment que les mouvemens que les femmes disent ressentir dans le ventre, n'est pas toujours un signe certain de grossesse.

La règle générale pour mettre en usage le forceps, se restreint-elle à l'enlèvement de la tête de l'enfant? Si nous suivons les préceptes que nous donnent les plus célèbres accoucheurs, nous ne pouvons l'employer que dans ces cas. M. Leuret dans son excellent traité des accouchemens laborieux, nous indique les circonstances qui l'exigent; cependant, il ne nous a pas parlé d'une occasion où je les crois nécessaires, et je suis persuadé que sans son secours, la malade qui fait le sujet de cette observation, n'aurait pu être délivrée, avec



autant de célérité et de succès.

La femme du nommé poirot, laboureur demeurant au village de jussarupt, près de Brugères, me fit appeler pour l'accoucher; elle était dans les douleurs depuis trois jours, et les eaux étaient écoulées depuis deux; la sage-femme ne savait à quoi attribuer le retard de cet accouchement qui, à la vérité ne présentait en apparence aucune difficulté. Après avoir examiné cette femme, et voyant que les douleurs quoique assez fortes ne contribuaient en rien à la sortie de l'enfant, mais que la tête remontaît, lorsqu'elles étaient passées, je crus que la cause provenait du cordon trop court. Après avoir suivi le travail pendant près d'une heure, je me persuadai de plus en plus que j'avais réellement reconnu la cause de la détention de l'enfant, par la raison que cette tête était bien située et qu'elle n'était pas de côté, comme quand le cordon fait des circonvolutions autour du cou. Après avoir réfléchi, si j'irais chercher les pieds de l'enfant, ou si je me servais du forceps, je me décidai pour celui-ci, le moyen n'ayant paru plus expéditif et le moins contraire à l'enfant. après l'avoir appliqué selon les règles, non sans peine, j'attendis une douleur, et j'amenai l'enfant au bout d'un demi-quart d'heure, trois ou quatre douleurs ayant été suffisantes pour procurer la sortie. la placenta suivit et la malade fut absolument délivrée.

Après la sortie de l'enfant, je n'eus rien de plus pressé que d'observer si la cause de la détention de l'enfant provenait du cordon trop court, comme je l'avais cru; en effet, il n'avait pas tout-à-fait dix

poûces de longueur, et il était aussi gros que le pouce. Ma pratique dans ces cas, a été la plus heureuse succès, et il n'est arrivé aucun accident à la malade qui s'est bientôt rétablie.

Si j'eusse pris le parti de retourner l'enfant, pour l'amener par les pieds, j'en risquais pas moins de causer un renversement de matrice, si le délivre avait été adhérent à l'utérus, qu'en me servant du forceps, et j'exposais l'enfant peut-être à périr par la manœuvre que j'aurois été obligé d'employer. Cette réflexion m'a échappée lors de mon travail, et c'est en conséquence que je préfère l'instrument, pour de deux dangers, en exposer qu'à un seul auquel il m'auroit été facile de remédier.

Il y a un temps marqué pour l'application du forceps, quand un tel enclavé exige cet instrument, il y a du danger le retard. Les deux observations suivantes vous démontreront combien il est nécessaire de l'employer dans les circonstances qui le demandent.

24.
Observation.

La femme d'un terrurier du St-Dizy, âgée de 27 à 28 ans, avoua qu'il y a deux ans. La tête de l'enfant était enclavée, de façon qu'on fut obligé d'appeler à son secours, le Dr. Théry chirurgien de cette ville. Comme ce chirurgien n'avait point de forceps, il espéra tout des secours de la nature, et la vérité, ce n'a pas été ainsi, puis qu'en cet accouchement la terminée trois jours après. Cette femme avait été trois jours entre les mains de la doctoresse, les eaux étaient écoulées, il y avait déjà 24 heures, et on jugea bien que cet accouchement fut des plus laborieux. Les suites n'en furent pas heureuses, le gonflement du ventre fut le parti, mais terminée pas par la voie de la délivrance, il se fit un dépôt dans les parties internes qui causa par le vagin un écoulement d'humeurs purulentes. Cette femme, cependant, tombait dans le marasme, et son état de pauvreté lui empêcha la cause qu'elle ne fut pas soignée, comme elle aurait pu l'être. S'étant rétablie en apparence, son mari voulut s'en approcher, mais les douleurs cruelles qu'elle ressentait, furent cause qu'il n'osait pas profiter d'un

rapporter



Supporter les approches. Son mari rebuté de laque la femme refusait constamment de lui accorder des faveurs, pendant lequel d'une incontinence d'urine dont elle était affectée, la quitta, et ne voulut plus demeurer avec elle. Cette femme était dans la langueur et souffrait continuellement; les gens du lieu qui la voyaient de temps en temps, lui conseillaient les saux mirabelles de hain; elle y alla, espérant y trouver quelque soulagement. Avant de se rendre à Hain, elle passa par cette ville pour y voir une de ses parentes, qui, après la relation de son état, lui conseilla de me voir. Le fut le 8 du mois de juin 1777, que cette femme après m'avoir fait l'histoire de sa situation ~~et de~~ et celle où elle avait été, me pria de l'examiner, savoir quelle était la cause des grandes douleurs qu'elle avait dans le vagin. Elle ne pouvait s'asseoir, et ne marchait qu'en s'appuyant les cuisses; elle était pâle et dans un état de maigreur très considérable. J'introduisis mon doigt dans le vagin, d'où il sortait encore une humeur laqueuse et puante. J'y sentis un corps dur, je pris mes pinces à panser et après les avoir introduites à l'aide de mon doigt resté dans le vagin, sur le corps étranger que j'ai senti, je le saisis, et me procurai un peu adhérence aux chairs; je fis d'abord une demi-torsion et je l'amenai à l'état le coercé; tel que je l'envoyai à l'Académie. Des inspections faites dans le vagin, et les bains ont entièrement rétabli cette femme, qui jouit annuellement d'une bonne santé.

25^e
observation.

La femme d'un charpentier de cette ville, m'appela le jour de pâques, pour l'accoucher, il y avait 48 heures que la tête était enclavée. Après avoir reconnu son état, j'allai chez moi chercher mon forceps, pour terminer cet accouchement, ce

qui fut fait en très peu de temps; Mais comme cette femme
 était prodigieusement enflée, quand j'allai à son secours, j'évaguai
 déjà que cette enflure ne se terminât pas par la résolution, me
 craignant de voir, par le quatrième jour, les grandes lèvres et une
 partie du vagin étaient gangrénées. Comme elle par des soins
 assidus et des pessaires continus eut beaucoup de soin, que cette
 femme a recouvré sa santé. Il y a eu incontinence des matières
 fécales et des urines; la première incontinence a été guérie huit jours
 après; mais les urines fluant toujours involontairement, j'ai douté si
 jamais elle sera parfaitement rétablie. Aujourd'hui 25 juillet que
 j'écris, elle est encore dans cet état fâcheux.

Ces deux observations démontrent, comme j'ai déjà dit, qu'il
 est très-dangereux de laisser la tête d'un enfant trop long-temps —
 enflée, les parties du gosier, les sphincters du rectum et de la
 vessie sont comprimés de façon qu'il peut s'en suivre des accidents
 très-fâcheux comme j'ai vu par ces deux observations.

Nous avons beaucoup d'exemples de corps étrangers sortis avec
 les urines, mais les physiciens n'ont encore pu imaginer la route
 qu'ils prennent, pour y parvenir; en attendant que cette difficulté
 s'éclaircisse, il est bon d'appuyer la vérité de ces observations par de
 nouveaux exemples.

26^e
 observation.

Une dame de considération, m'a assuré avoir été atteinte —
 pendant plus d'un mois, de douleurs très-violentes que les médecins traitaient
 pour la maladie appelée, douleur néphrétique. pour y remédier, on mit
 en usage les saignées, les bains, les potions huileuses, les tisanes, les
 lavemens, le régime &c. le tout sans succès. On lui conseilla d'aller
 prendre les eaux minérales qui en effet, la soulagèrent; mais en



Soulagement ne fut pas de longue durée. Quinze jours après son retour, les coliques augmentèrent de nouveau, et parurent encore plus violentes. Ce fut encore vain qu'on lui administra toute sorte de remèdes; on ne put calmer les vomissements qui accompagnèrent les douleurs. Enfin il survint à la malade, un flux d'urine abondant qui lui fit jeter une pierre de la grosseur d'une petite amande; on lassa cette pierre qui était graveleuse et dure, l'on trouva dans l'intérieur un noyau de cerise; de ce moment, les douleurs cessèrent, et la malade recouvra une santé parfaite.

Cette Dame dit qu'elle était dans l'habitude d'avaler des noyaux de cerises et qu'elle n'en avait jamais été affectée; il y avait plus de six semaines qu'elle ~~se~~ avait mangé de cerises. Mais comment est venue ce corps dans la vessie? Cette question me paraît difficile à résoudre. Il n'en seroit pas de même, si c'était une épingle ou une aiguille, M. petit nous a éclairé à ce sujet. Cependant ce fait n'est pas unique.

27.
Observation.

Borel (Obs. 5. l. 2.) rapporte qu'un jeune homme, après la guérison d'un coup de feu, avait rendu par les urines, des fragmens d'os; ce qui fait voir, dit-il, que la nature attentive à sa conservation, se prépare des routes par différens endroits, et expulse souvent les corps étrangers avec autres substances hétérogènes par la voie des urines. On a vu dans les urines des grains de raisins. On lit qu'un religieux avait l'habitude de manger des semences de melon, toutes les fois qu'il prenoit des eaux thermales, et qu'il rendait dans ses urines des morceaux de ces semences.

Hildanus (Cent. 3. obs. 72.) dit avoir vu des semences

D'avis. un organiste au rapport de Bartholin, ayant eu une suppression d'urine, pendant quatre jours, avec une douleur très vive au côté droit, rendit le lendemain matin, un voyeu de pierre de daim, par les urines.

28^e
observation.

Il y a quelques années dit Blais, (jour. d'Allem. Decr. 5. ann. 7 et 8, obs. 1. p. 3.) qu'un Colocael âgé de trente ans, était sujet aux douleurs néphrétiques. une nuit qu'il en était fort tourmenté, et attaqué d'une rétention d'urine, il l'envoya chercher, et lui ordonna des remèdes qui furent sans succès, et la douleur ne cessa, qu'après avoir rendu une grande quantité d'urine, avec beaucoup de sable et des grains d'orge, entiers et gonflés; la douleur diminua et se dissipa entièrement dans la suite et la santé du malade fut bien rétablie. Comme j'y demeurais, continuait-il, au malade, s'il avait donné occasion à ces grains d'orge, il répondit que tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait mangé des grains d'orge entiers, quatre jours avant cet événement.

L'imperforation est le défaut d'une ouverture que la nature a coutume de former dans quelque partie, pour donner passage à la sortie de quelque excrément, ou à l'entrée de quelque chose nécessaire à la subsistance du corps; tels sont l'anus, le vagin, le canal urinaire &c. on apporte souvent le défaut, en naissant, et quelque fois il survient par accident.

29^e
observation.

pendant le courant du mois de mars dernier, étant proposé pour faire la visite des garçons militaires infirmes, le nommé Claude François, du village de St. Etienne, se présenta comme infirme pour raison d'une incontinence d'urine. La cause, me dit-il, de cette infirmité, et qui me fut confirmée par son père, provenait de ce que sa mère, pour empêcher à l'âge de 15 à 16 mois qu'il ne pissât au lit, avait bû sa verge dans le milieu, avec un fil de soie le soir en le couchant. Cette manœuvre ayant été répétée plusieurs fois, il est arrivé que l'urine s'est fait jour au delà de la ligature, et depuis le temps elle est sortie



involontairement. j'ai observé le canal de l'urètre, il m'a paru qu'il était oblitéré à l'endroit de la fistule; à la vérité, le malade m'a assuré qu'il n'y sortait point d'urine que par l'ouverture du milieu de la verge.

30^e
observation.

un homme âgé de cinquante ans, s'était lié la verge près du ventre, avec un cordonnet, disant que cette partie lui était inutile. La verge devint très gonflée et tendue, et il y parut bientôt des escarres et des gangrènes, et auprès de l'endroit lié, les urines s'étaient faites une ouverture par où elles passaient. On fit une consultation, quelques-uns des consultants prétendirent que le seul moyen de guérison, était d'achever l'amputation commencée par le cordonnet, parcequ'il n'y avait aucun moyen de conserver la verge, et de rétablir l'urètre dans toute sa longueur, que l'endroit ouvert qui permettait l'issue des urines, était celle-ci; qu'enfin cette verge ne pouvait devenir qu'un corps étranger, inutile et embarrassant. D'autres furent d'avis d'attendre encore quelque temps, quelques jours après, on s'assembla de nouveau chez le malade, tous les consultants opinèrent pour l'opération qu'ils regardaient comme indispensable, à l'exception du malade qui n'y voulut jamais consentir, on fut donc forcé de le laisser dans son état. La verge cependant est restée comme elle était, mais l'urine ne passe que par l'ouverture accidentelle de l'urètre.

31^e
observation.

Une petite fille âgée de cinq ans, avait les narines exactement fermées par des postales de la petite vérole, au point de ne pouvoir respirer; cette incommodité engagea les parents de cet enfant, à me faire appeler; j'ai coupé les brides avec un bistouri, et dans chaque narine dégageé

j'introduis

j'introduisis l'éponge préparée; l'enfant fut soulagé dès le moment, parceque sa respiration étoit plus facile; je recommandai à la mère d'avoir le plus grand soin d'introduire des petits tampons d'éponge, chaque fois qu'il sortiraient des urinares; ou par les effets de la respiration ou autrement: mes conseils ayant été suivis, l'enfant a été parfaitement guéri.

32.
observation.

L'enfant du nom de le clerc demeurant au grand moulin près de Nancy, âgé de 4 mois, resta deux mois, chez sa nourrice, sans qu'elle s'appercût que cette petite fille étoit venue au monde sans anus, parceque les excréments passaient par le vagin. A cette époque on porta l'enfant chez M. pierrot chirurgien de Nancy, qui tenta de bouclier le vagin, afin que les matières fécales pussent faire saillie à l'endroit où devoit être l'anus. Mais ce moyen ne réussit pas, les excréments rompirent la barrière de charpie et prirent la route qu'ils s'étoient toujours faite, c'est-à-dire par le vagin et la vulve.

Cet enfant étoit dans le même cas, que ceux dont parle M. de la Saige, "il y a, dit-il, des enfans dont l'anus est bouché, de manière qu'on n'appercoit point de marque qui désigne l'endroit où aboutit l'intestin, et suivant le même auteur, le pronostic de la vie de l'enfant est très fâcheux; la plupart des enfans, ajoûte-t-il, qui naissent avec ce défaut, en meurent bientôt.

M. pierrot tenta le 27. mars, l'opération de la manière suivante, il introduisit une sonde flexible dans le vagin, dont il fit remonter le bouton à l'endroit où se doit trouver l'anus; car il n'y avoit ni vestige, ni marque, ni trace; et à cet endroit du bouton de la sonde, entre le corde et la fin du vaghe, il plongea un troicart à la profondeur d'un pouce; il en sortit des vents, il dilata en étoile l'ouverture extérieure avec une lancette; il trouva la pointe du troicart chargée d'excréments, et il y laissa la canule qu'il maintint



maintenant avec une compresse imbibée d'huile d'amandes douces et un petit bouddoir en T. Sept à huit heures après l'opération, il observa que des matières fécales sortaient autour de la canule, et qu'un stilet introduit dans cette canule, allait fort avant sans douleur et sans résistance, et qu'il amenait avec lui un peu d'excréments qui passaient néanmoins par la vulve.

Cette circonstance paraît exiger des injections, il en fit par la canule, et il s'aperçut qu'elles passaient en partie par la vulve, en partie autour de la canule.

Le 30 mars, ayant remarqué que la communication de l'intestin avec l'anus artificiel était bien établie, il ôta la canule; et pour empêcher la réunion du canal nouvellement établi, il introduisit une petite tente de Charpie. Les excréments recommencèrent à prendre cette route, sans cependant abandonner celle qu'ils avaient suivie jusque qu'alors. Il n'y eut rien d'extraordinaire jusqu'au trois avril suivant; mais s'apercevant alors que la tente de charpie ne suffisait pas, pour entretenir le conduit qu'il avait pratiqué, il se servit de l'éponge préparée qui devait entretenir plus au large l'anus et le conduit artificiel, et par conséquent mieux diriger les matières fécales; il faisait aussi, par ce moyen, plus facilement les injections qui n'étaient que des espèces de lavement, qui devaient contribuer à faire passer les excréments par cette voie. Deux jours après, en ôtant l'éponge préparée, les matières fécales sortirent par l'anus et en grande quantité. Il employa la même méthode jusqu'au quatre; les vents et parties des excréments, passaient par l'anus; mais la

plus grande partie suivait l'ancienne route; et dès ce moment, il désespéra de la parfaite guérison de la petite malade. L'éponge prise parée, les injections furent continuées jusqu'au 26. et à peu près dans le même état, excepté qu'il lui parut que l'anus voulait se reformer, ayant moins de diamètre, parceque la nouvelle peu entendue, négligeait depuis quelques jours de lui apporter l'extrait, et les excréments passaient en bien plus grande quantité par la valve que par la voie qu'il avait tracée.

Pendant le 21. mai, il observa que l'anus artificiel était bien formé et bien cicatrisé, et il n'y avait plus de doute que ce conduit ne dût subsister; mais les excréments passaient toujours par la valve, et il lui paraissait difficile de les dévier; il n'espérait plus rien que du temps et du l'âge de l'enfant; lors qu'elle mourut le sixième juin dans le marasme.

À l'ouverture du cadavre, il remarqua que l'anus qu'il avait fait, était trop petit, et avec la sonde, il touchait les excréments qui avaient continué de passer par la valve et en petite quantité vers l'anus artificiel; il dilata la valve: et cette dilatation lui fit observer que la distance de l'endroit où devait être l'anus, était très petite.

À l'ouverture du bassin, la vessie lui parut très vaste; le colou et le rectum, formaient un sac très considérable, rempli d'excréments liés. Éperce distinguait-on le rectum d'avec le colou qui étaient confondus inférieurement.

La matrice et le vagin étaient imperceptibles, parceque les parties étaient distendues, épanouies et confondues avec le sac formé par le rectum et la partie inférieure du colou qui ne faisait presque plus l'S. romain. S'il eût été possible de pratiquer plus large l'anus artificiel, peut-être aurait-on évité le sac dont je viens de parler, parceque les parties ne se seraient pas distendues par la présence des



maladie

matières fécales et des vents. avertis ou avait été trop
long-temps à demander du secours.

Il y a des occasions où il n'est pas possible de remédier
au défaut de l'ouverture de l'anus; alors il faut abandonner
les enfans à leur sort. Furst nous en donne un exemple
dans le journal d'Allemagne (dec. 2. ann. 3. obs. 112) quand
la nature, dit-il, n'a point formé d'ouverture à l'anus, les
excremens passent quelquefois par la vulve; c'est l'état où
j'ai trouvé une petite fille d'environ deux mois; dans la
place où devait être l'ouverture de l'anus, on voyait une
chair dure, comme une espèce de cicatrice. j'examinai la
vulve qui était un peu plus de côté que dans l'état naturel,
et par où passait la matière fécale, et après avoir nettoyée
cette partie, j'aperçus l'intestin rectum qui se détournait
et venait se décharger à la partie inférieure de la vulve;
c'est pour quoi je ne fus point d'avis qu'on perçât l'anus.

33^e
observation

On lit dans le Mém. de l'Acad. R. de Science 1752, hist.
pag. 76. art. 4. la relation suivante.

Quin mois de janvier 1752, un enfant âgé de 5 ans,
d'un cuboupoint naturel, et qui n'avait eu jusqu'alors que
les maladies ordinaires aux enfans, fut attaqué d'une fièvre
continue considérable, avec tension et inflammation au
bas-ventre, et les autres symptômes qui ont coutume de
l'accompagner. M. Serré étudiant en chirurgie, fut appelé,
pour le voir; mais comme la maladie avait été trop long-
temps négligée, il ne fut pas possible d'en arrêter le progrès
et l'enfant mourut. M. Serré ayant eu dire qu'il avait
toujours rendu les excréments par la verge, et qu'il n'avait jamais
eu d'anus; obtint la permission d'en faire l'ouverture, et trouva
les intestins dans l'état naturel; le rectum seul était différent;

34^e
observation.

au lieu

au lieu de se porter vers l'endroit où se forme l'anus, elle courbait sous la vessie et aboutissait au canal de l'urètre, avec lequel il s'ouvrait exactement; la verge était plus longue et plus grosse qu'à l'ordinaire, et le canal de l'urètre d'un bien plus grand diamètre que dans l'état naturel, le canal qui est ordinairement contigu à la partie inférieure de la vessie et qui ne s'ouvre que dans ce viscère, s'ouvrait aussi dans le rectum: en sorte que les deux ouvertures étaient très distinctes et séparées par une espace de près de trois lignes; il y avait même entre deux une espèce de valvule qui empêchait également les matières de s'introduire dans la vessie, et les urines de refluer dans l'intestin. On assura M. Serré que les matières fécales qui sortaient par la verge, étaient ordinairement moins dures que dans les autres sujets; ce qui doit être attribué au peu de diamètre de l'urètre, qui n'aurait pu permettre la sortie d'une matière plus serrée et plus endurcie. Cette conformation singulière que M. Serré a démontrée à l'Académie, sur les pièces mêmes, si qui aurait pu causer beaucoup d'incommodité à cet enfant, s'il eût vécu, lui causa la mort. Une fève de marais qu'il avait apparemment avalée entière, ne put franchir le passage de l'urètre où elle fut trouvée: elle bouchait absolument le passage du rectum dans le canal, et l'interceptait aux matières qui étaient contenues dans le canal intestinal. De plus, en appuyant obliquement sur la valvule dont nous avons parlé, elle fermait aussi le chemin par lequel l'urine aurait pu s'écouler: d'où le gonflement de l'intestin et de la vessie, la fièvre, l'inflammation et enfin la mort du malade, suite inévitable de cet accident qui n'en eût peut-être pas été un dans un sujet conformation à l'ordinaire.



35.
observation.

Le 4^e janvier de l'année dernière, on apporta chez moi, du village

Village de la chapelle, distant d'une lieue et demie de Bruxelles, un enfant âgé de huit mois et quelques jours. Cet enfant n'avait point d'anus, et les excréments passaient par une petite ouverture ronde que la nature avait pratiquée au périnée, six lignes ou environ au dessus de l'anus naturel, et pénétrait dans le scrotum au dessous des testicules. J'ai fait une incision à l'endroit où devait être l'anus: l'incision faite, assez profonde et en étoile, les excréments passèrent. J'ai été guidé pour cette incision, par une sonde introduite dans l'ouverture Coarctée-naturelle; j'ai dilaté ensuite l'anus et les excréments y passèrent; mais il en sortit aussi par l'ouverture supérieure, parceque l'enfant était pressé de rendre ses excréments. J'introduisis ensuite l'éponge préparée, et j'ordonnai des Compresses de vin chaud. Le 7. les excréments passaient par l'anus nouveau, et pour l'entretenir, j'ai fait mettre un suppositoire. Le 11. la première ouverture était presque cicatrisée, et celle que j'avais formée, allait très bien; les matières fécales prenaient déjà cette seule route. On ne m'apportait cet enfant que tous les quatre jours; sa mère assez intelligente le pensait, et tout annonçait qu'il guérirait, quand il mourut; j'en fus informé de sa mort quatre jours après.

36.
observation

Les Mémoires de juin 1728, pag. 1369, fait mention d'une opération de la genre dont le succès a été heureux. La femme d'un chirurgien, accoucha d'un garçon; deux jours s'étant écoulés, sans que l'enfant rendît les meconium, on s'aperçut que non-seulement, il n'avait point d'anus, mais même que les deux fesses étant jointes ensemble, ne faisaient qu'une

qu'un tout imparfait, sans aucun vestige de voie pour les séparer.

On crut, avec raison, qu'il était nécessaire de lui faire promptement un anus. La maigreur de l'enfant, sa faiblesse extraordinaire, l'impossibilité de prendre le tétin et la tension considérable de son ventre, d'où le méconium remontait par un mouvement anti-péristaltique, jusque dans l'estomac, sortait par un mouvement continu et menaçant d'une issue prochaine, parurent des accidents assez graves pour engager à y porter un prompt secours. On fit donc l'opération, et pour ce sujet, on fit tenir l'enfant par la sage-femme, on lui mit un oreiller sous le ventre, en lui faisant tenir les cuisses écartées, les jambes un peu pliées, la tête tournée vers la joue. Le chirurgien opérateur reconnut avec son doigt le coecum, et il marqua avec de l'encre, l'endroit où il avait dessein d'opérer. Il prit une grande lancette à abais dont il porta la pointe sur l'endroit qu'il avait marqué, et tournant d'un des tranchans vers le coecum et l'autre vers le raphé, il l'enfonça presque toute entière, jus qu'à l'endroit où il pensait qu'était l'extrémité du rectum: il en sortit un vent, ce qui fit bien augurer. Il quitta cette lancette pour en prendre une plus petite, qu'il porta dans la même ouverture, aussi avant que la précédente, mais dans un sens opposé; C'est-à-dire, que les deux tranchans regardaient les deux fesses. Dans l'instant le méconium sortit en grande quantité et la violence du ventre diminua considérablement. Il mit dans l'ouverture un boudonnet attaché à un fil, trempé dans l'huile d'amandes douces, et par dessus des plumasseaux et compresses, le tout soutenu par un bandage convenable. Il fit sur le ventre des fomentations émollientes. Le lendemain, il fit des injections dans le rectum, avec de l'eau et de l'huile d'amandes douces et il fit prendre



à l'enfant, une demi-once de Syrop de fleurs de pêches, ce qui le purgea fort bien. Il prit des forces, et fut en trois ou quinze jours en état de supporter une seconde opération, beaucoup plus douloureuse que la première; il s'agissait de lui faire deux fesses; d'abord, il allouea l'incision du côté du vaphe, ensuite ayant introduit une sonde crénelée, jusqu'à la marge de l'anus, il porta dans sa crénelure un bistouri droit et il coupait de bas en haut, pousant l'incision vers le coecum. Cela donna un peu de sang, on l'arrêta avec des bourdonnets de charpie sèche que l'on mit dans le fond de la plaie, et on en mit d'autres par dessus, trempés dans un digestif simple, des compresses et un bandage pour contenir le tout.

Quelques jours après, la plaie étant en suppuration, on se servit du poupholia, ce qui fit un effet merveilleux, et eut pour effet de resserrer l'extrémité des fibres charnues qui avaient été coupées, on employa des écailles d'huîtres, calcinées et réduites en poudre; ce qui réussit si bien, qu'en moins de quinze jours, cet enfant fut parfaitement guéri, et que les fesses furent aussi bien moules que celles des autres.

Cette observation et d'autres qu'on trouve écrites dans les auteurs, démontrent que les enfants très imperforés peuvent vivre, quand on a remédié à cet accident; quoiqu'il paroît et tulpius aient écrit qu'ils ne survivaient pas longtemps à l'opération.

Hildanus (Obs. chir. 73. l. 1.) parle de la rare heureuse d'un enfant qui n'avait point d'anus, et qui avait vécu jusqu'à dix huit ans. Benivenius (Obs. med.) rapporte un pareil exemple. Jekellus (Ephem. germ. decem. 1. ann. 3. obs. 2. p. 3)

dit qu'un polonais de condition, lui fit voir son fils, né depuis quatre jours, qui était bien conformé, à l'anus près qui lui manquait; on lui fit l'opération, dans laquelle il sortit beaucoup d'excréments noirs et fétides. On mit dans l'ouverture une canule d'argent, garnie d'un linge trempé dans un liniment anodin, on achève la guérison avec les desiccatifs.

M. petit a donné un mémoire inséré dans ceux de l'Académie royale de chirurgie; très instructif; j'ai pensé que ces observations pourraient donner un nouveau jour à cette matière.

La Composition et la Structure particuliers de la matrice; l'élas-
= ticité, extraordinaire des fibres qui composent sa substance; le nombre
des vaisseaux sanguins; leur courbure et leur direction tortueuse;
son tissu nerveux, du même que le sentiment d'élégance de son cou et
sur-tout de son orifice interne, font que le viscère est sujet à un
grand nombre de différentes maladies, et principalement à des inflam-
= mations aiguës et dangereuses, aussi bien qu'à des abcès et à des
ulcérations de mauvais caractère qui naissent de ces derniers.

38^e
observation.

Une dame âgée de 45 à 46 ans, ressentait depuis plusieurs
années, des douleurs à l'orifice de la matrice, et il lui arrivait de
temps en temps un écoulement de matières blanches, quelquefois san-
= guinolentes; Cet état, dans sa jeunesse, ne l'inquiétait pas beaucoup,
présument que ce n'était que des fleurs blanches; cependant il lui
survint une hémorragie; alors elle appela un médecin qui prétendit
que cette maladie était une cessation de règles, et qu'il ne fallait pas
s'en effrayer. il lui ordonna les bains domestiques, les eaux de spa et
je ne sais quels autres remèdes dont le succès ne fut pas heureux. pendant
ce traitement, cette dame s'apporçut d'un écoulement ichoréux et fétide

beaucoup



beaucoup plus considérable qu'avant l'hémorragie; elle devint triste, languissante, elle était sans appétit, sans force; la fièvre et les frissons survinrent quelquefois. Dans ces circonstances, les bains et les eaux de spa furent renouvelés, et le lait ordonné pour toute nourriture. Les moyens ayant été sans effet, on conseilla à la malade de faire une consultation à Paris et à Strasbourg, j'en ai pu savoir quelle a été la décision des personnes de l'art; quoiqu'il en soit cette dame périssait à vue d'œil; les hémorragies se renouvelaient presque tous les huit jours, et elle était dans l'état le plus fâcheux, lorsqu'on me fut appelé.

Après l'histoire que cette dame me fit, en présence de son médecin, de l'état où elle était; j'en eus peu de peine à comprendre qu'il y avait ulcère à la matrice. — Vouloir m'en assurer par le tact, j'introduisis le doigt index, jusque sur l'orifice du utérus, et j'y reconnus assez facilement des espèces de bévasses à l'orifice. En conséquence, on convint de changer de batterie, et de mettre en usage les potions faites avec les racines et les herbes vulnéraires; on prescrivit le baume du pérou, on fit des injections détersives de tous les moyens calmant les douleurs, et tranquilliserent la malade. Cette affection était trop invétérée, pour espérer d'en triompher de sitôt; en effet, l'hémorragie reparut, et il sortait des caillots assez considérables; elle dura plusieurs jours et pendant ce temps, il lui sembloit, disoit-elle, qu'on lui arrachât les parties malades. Après cette hémorragie, j'en me bornai pas aux remèdes précédents, tels que les potions vulnéraires,

Les

47

injections, les fomentations que j'avais mis en usage jusqu'alors, j'eus encore recours aux moyens qui pouvaient rendre les hémorragies plus rares et moins dangereuses; des pilules légèrement astringentes eurent le succès que j'ai désiré. Mais il fallait enlever les callosités qui étaient à l'orifice de la matrice; il fallait connaître précisément l'état de l'ulcère pour y remédier efficacement. La conduite à tenir, dans la cure de cette maladie, demandait un grand discernement, pour en juger par les signes rationnels que me donnait l'examen du pis. J'avais observé que des ulcères extérieurs pansés méthodiquement, avaient été parfaitement consolidés sans le secours des remèdes internes. J'ai jugé de là que s'il m'était possible d'appliquer des médicaments sur la partie malade, j'en pourrais réussir, et que le vice local détruit, je parviendrais à une guérison radicale. Afin de rendre la matrice plus souple, d'atténuer les douleurs, fonder les callosités, j'ai mis en usage les fumigations tièdes, faites avec les plantes emollientes, que la malade recevait sur une chaise percée, à la faveur d'un entonnoir fait exprès, dont le bout pénétrait jusqu'à l'orifice de la matrice. Les fumigations furent continuées pendant quinze jours, et on les faisait trois à quatre fois par jour; elles calmèrent la tension de la matrice; les douleurs furent moins vives; la saignée n'était pas de si mauvaise odeur, la malade rendait beaucoup de matières fibreuses et purides et il semblait par le toucher que l'ulcère n'était pas si profond. Pendant que les fumigations étaient en usage, on faisait sept à huit fois par jour, des injections, avec une décoction d'orge et de miel rosat, et à celles-ci j'ai substitué les eaux minérales de plombières. Par ces moyens simples, l'écoulement du pis tarissait, il ne paraissait plus que lymphatique; alors j'ai pu pouvoir détacher l'ulcère. J'employai à cet effet une décoction d'armoise et de millepertuis à laquelle j'ajoutais tantôt



du Collire de l'aufrane, l'autôt de la teinture de mirrhe. j'ai
 Pouu dir le moment des esperances de guérison; la malade
 n'était sujette à aucune passion de l'ame; son état de
 tranquillité et de confiance n'annonçait rien de sinistre de
 ce côté là. j'ai lui fit prendre alors les bains et les eaux de
 Bussang en boisson; tous les moyens ont opéré si effica-
 cement que l'ulcère s'est consolidé et au bout de quatre
 mois, la malade a été bien rétablie.

On peut bien que pendant le traitement, on n'a pas
 oublié les saignées, les purgatifs, les lavemens et qu'on s'est
 conduit selon l'exigence des circonstances.

39.
 observation.

M^{lle} *** âgée de cinquante ans, souffrait des
 douleurs considérables au bas-ventre, depuis deux ans; La
 matière fétide et ichoreuse qui sortait, ne laissait pas de
 loucher sur la maladie. Les remèdes que plusieurs médecins
 lui avaient ordonnés en différents temps, ne l'ayant pas outre-
 peu soulagée; elle était décidée à supporter ses maux avec
 patience et de s'en tenir à un régime exact. pendant l'année
 dernière, elle avait pris les bains et le petit-lait qui l'avaient
 soulagée; et voulait encore recommencer le même exercice, par-
 ce qu'elle prétendait que c'était le seul moyen de pallier
 ses douleurs. La guérison de la dame dont j'ai viens de
 parler, l'engagea à me consulter. après l'avoir touchée,
 j'ai reconnus le vice existant de la matrice. j'ai proposé
 les moyens que j'avais employés dans l'observation précédente,
 et ils ont été si favorables que la malade me paraît
 radicalement guérie. quinze à seize semaines de traitement
 suivi, ont suffi pour détruire le mal.

Plusieurs personnes de l'art, ont cru que cette maladie n'était pas guérissable, lors qu'elle était parvenue à un certain degré; Cependant, ces deux observations démontrent que quand on applique immédiatement des remèdes sur une partie affectée, on ne doit pas désespérer de la guérison. En effet, examinons la nature de la maladie, et nous verrons qu'elle ne doit pas être marquée au coin de l'incurabilité.

L'ulcère de la matrice est une déchirure dans la face intérieure de ce viscère ou à son orifice; d'où il découle un pus ou du moins une matière purulente.

Les ouvertures des cadavres des femmes qui l'ont morte de cette maladie, ont fait voir, dit M. Astruc, que les ulcères qui se forment dans cette partie, ressemblent à des aphtes dispersés en différents endroits de la cavité ou de l'orifice de la matrice, ou à des espèces de gerçures plus ou moins profondes dont cet organe était comme sillonné.

Cet ulcère consume insensiblement la malade, si on n'y rendait par les moyens appropriés; il entraîne ordinairement à sa suite, la fièvre lente, le marasme et la mort même. Une des causes les plus fréquentes de l'incurabilité de ces ulcères, est la mauvaise méthode qu'on suit dans le traitement; ce n'est ordinairement qu'avec des rafraîchissans, des affaiblissans et sur-tout des émétiques, qu'on attaque cette maladie; Cependant suivant la remarque de Hoffman et celles de l'expérience, le doit disposer plutôt à ces ulcères qu'il ne les guérit. Il est d'ailleurs certain que ce remède si célèbre affaiblit, épaisit et ennuie entièrement le sang, et s'oppose par là à la guérison de ces ulcères. aussi



peut-on s'appercevoir que les ulcères extérieurs soumis à la vue, ont des chairs mollasses, baveuses et sordides, et ont beaucoup de peine à se cicatriser, tant qu'on use du lait. pour prouver cette assertion, je rapporte l'observation suivante que je pourrais accorder à plusieurs autres.

40^e
observation.

L'enfant du M. Morel, marchand de cette ville, âgé de deux ans, fut attaqué dans le courant du mois de mai dernier, d'un anthrax au sommet de la tête. après la chute de l'escarre, les chairs devinrent molles et baveuses. Quoique je passasse tous les deux jours la pierre infernale, la plaie n'était pas dans un meilleur état. Instruit que cet enfant ne vivait que du lait, je conseillai à la mère d'y substituer du painade, quelques œufs frais &c. Le changement de nourriture fit un effet si marqué que quelques jours après, la plaie fut en très bon état et peu après le petit malade fut parfaitement guéri.

On doit appliquer cette observation à ceux qui sont dans l'intérieur et compter un peu moins dans leur curation sur les propriétés si vantées, mais si peu constatées du lait et autres médicaments semblables.

telles sont les observations que j'ai l'honneur de présenter à l'Académie Royale de chirurgie, je fais des vœux pour qu'elles soient dignes de son suffrage.

Diclot M. en chirurgie, Correspondant
de l'Académie R. de chirurgie, membre des Sociétés
patriotiques du Sud et du Helle-Roubourg, allié
au Collège de Nancy &c. &c. &c. Remiremont
en Lorraine